

Texte d'ANALYSE
n°18/2015

Publication sur site web :
décembre 2015

ESPACE PRIVE, ESPACE PUBLIC,

QUELLE EGALITE ?

L'auteure

Claudine LIENARD,
*paysagiste, est
coordinatrice de projets à
l'Université des Femmes
où elle suit les thèmes de la
mobilité et de l'accès des
femmes aux espaces
publics. Elle participe aux
coordinations de la
Marche mondiale des
Femmes depuis 1999.*

Pour démarrer le débat : quels sont tes modèles ?

Avant d'aborder ce qui se passe « dehors » pour les filles et les garçons, réfléchissons un instant à ce qui se passe dans nos pensées pour estimer une situation nouvelle. L'enjeu est à ce point important que nos repères mentaux sont au cœur de tout ce que nos sociétés mettent en œuvre pour atteindre l'égalité – à ne pas confondre avec la similitude – des sexes.

Les stéréotypes

Qu'est-ce qu'un stéréotype ? A quoi nous sert-il ?

Dans la plupart des analyses et recommandations officielles ou autres plans d'action que les pays ou régions produisent pour améliorer l'égalité entre les filles et les garçons, entre les hommes et les femmes, vous trouverez généralement des dispositions qui concernent les « stéréotypes sexistes ». Si ce terme un peu barbare ou scientifique ne vous évoque rien, il désigne pourtant une mécanique mentale que vous utilisez très régulièrement. Cela fonctionne d'une manière tellement automatique, répétée et depuis si longtemps que cela appartient désormais à nos procédures mentales inconscientes. Depuis que l'humain existe, il doit affronter des interactions, des rencontres – d'objets, de personnes, d'événements – pour lesquelles il doit décider – et parfois très rapidement – la bonne attitude à adopter. Dangereux / inoffensif, toxique / comestible, ennemi-e / ami-e, préjudiciable / bénéfique.... Difficile de déterminer tout cela dans l'instant de la rencontre. Notre cerveau pallie la difficulté en comparant la nouveauté à des éléments semblables déjà rencontrés. Tout se passe par association rapide entre l'événement et une sorte de boîte contenant des souvenirs semblables. Sur la boîte figure l'évaluation globale attribuée à ces expériences vécues, synthétisée dans une image-type qui va servir de guide : un « stéréotype ».

Le mot vient du monde de l'imprimerie où, au 18^e siècle, il désignait un

ensemble de caractères de fonte permettant de reproduire une page à l'identique. Le stéréotype constitue ainsi une sorte de modèle mental auquel nous faisons appel inconsciemment pour décider de nos comportements. Nous en avons toute une panoplie, forgés et transmis depuis tant de générations humaines que nous n'y prêtons plus attention. Nous assimilons procédure mentale et modèle à quelque chose de « naturel » (c'est-à-dire indépendant de nous et impossible à modifier) alors qu'en fait, ces schémas ont été construits par l'esprit humain et peuvent donc être examinés, décortiqués et ... modifiés.

Quel lien entre les stéréotypes sexistes et les inégalités ?

La validation de nos modèles mentaux dépend de nos expériences mais aussi des valeurs transmises par l'éducation, le contexte socioculturel, etc. En outre, un stéréotype peut contribuer à aggraver les inégalités de genre par sa connotation ou par son usage. Ainsi les stéréotypes sexistes renvoient à des caractéristiques abusivement liées au sexe (exemple : lorsque le mot « fille » évoque la qualification « inexperte »). Ainsi les stéréotypes peuvent être utilisés pour aller au plus simple et donc au plus caricatural (fille = idiote / garçon = insensible), pour généraliser sans nuance (toutes les filles sont idiotes au départ / tous les garçons sont insensibles) ou pour justifier une attitude abusive (toutes les filles sont idiotes, donc je commande / tous les garçons sont insensibles, donc je néglige leurs émotions).

En bref, le stéréotype n'est ni un préjugé (jugement prématuré, opinion ou attitude négative à l'égard d'une personne ou d'un groupe quelconque), ni un comportement discriminatoire (lorsque, volontairement ou involontairement, les possibilités de certaines personnes ou de certains groupes sont limitées en raison de caractéristiques personnelles comme la race, la couleur de la peau, le sexe, l'âge...). Il peut néanmoins contribuer aux deux : nous pouvons nous forger un préjugé en appréciant une personne à partir d'un stéréotype caractérisant son groupe social et cela peut nous conduire à la discriminer. Exemple : Je pense que la nouvelle élève est bête parce qu'elle est blonde et je ne lui confie pas de responsabilité dans la classe. On peut aussi évoquer le caractère « prescriptif » des stéréotypes sexistes : je suis une fille blonde, donc on me considère comme une idiote, donc je me comporte comme une idiote pour être acceptée.

Enfin, les stéréotypes sexistes contribuent à la transmission des inégalités parce qu'ils reflètent la domination masculine, pierre d'angle des sociétés patriarcales. Ils « modélisent » différemment les filles et les garçons et intègrent la hiérarchisation entre ces deux catégories sociales (exemple : un petit garçon en jupe rose évoque le modèle dévalorisé de « garçon efféminé » / la petite fille en salopette bleue illustre le modèle

plus valorisant de « garçon manqué » - la référence au « garçon » dans les deux modèles n'évacuant pas le mot fille par hasard !).

Que faire face aux stéréotypes sexistes ?

Comment faire pour que ces enchaînement mentaux mobilisent des modèles de manière à conforter des situations égalitaires entre filles et garçons, femmes et hommes ? La première étape consiste à prendre conscience de ce qui se passe. Comment se fait le cheminement mental entre nos observations et nos décisions d'action ? Quelles images, quels modèles sont activés ? Arrêtons-nous et faisons un « arrêt sur image » pour les examiner. Un nouveau, une nouvelle arrive dans la classe, que se passe-t-il ? Sa taille, son poids, son sexe, son apparence, ... tous ces détails vont faire surgir nos stéréotypes : « les gros sont paresseux », « les filles sont mauvaises en math », etc etc. En y réfléchissant, nous pouvons devenir conscients de ces repères, décider de les mettre un peu de côté pour permettre à la relation qui se noue d'ajuster au plus près nos perceptions à la réalité de nos expériences. Nous pouvons en profiter pour vérifier si nos stéréotypes sont toujours adéquats pour nous guider. Le garçon-type, la fille-type qui se dessinent en arrière-fond de nos appréciations ne collent peut-être plus à la réalité ou à nos aspirations égalitaires. Dès lors, pourquoi ne pas les modifier ? Observer, déconstruire, reconstruire, s'entraîner... autant de pistes pour que les stéréotypes perdent leur caractère sexiste et contribuent à remplacer des rapports sociaux de sexe basés sur la domination masculine par d'autres où les inégalités de sexe sont supprimées.

L'espace public

Comment définir l'espace public ?

L'espace public est une notion qui recouvre différentes définitions selon l'approche scientifique qui en est faite.

Pour les urbanistes, il est question principalement d'un espace physique qui se caractérise par son statut de propriété publique. On parle d'espaces gérés par les pouvoirs publics et distingués selon leur forme (espace vert, ouvert, clos,...) , leur usage (les rues pour circuler, les places pour commercer, ...), leur localisation (espaces urbains, espaces ruraux, ...).

Pour les sociologues, s'y ajoute une approche de caractère dynamique. La définition de l'espace public s'élargit à l'idée d'un lieu où les échanges et activités de ses occupants humains sont particuliers. C'est ainsi que l'espace du travail – une usine, des bureaux, un magasin – est

assimilé à l'espace public, car les caractéristiques des relations qui s'y nouent y sont similaires et différentes de celles qui se notent dans l'observation des interactions au sein d'un espace privé. Dans l'espace public, les humains interagissent sans affectivité. L'anonymat est la règle et les rapports essentiellement marchands. L'économie prime. Dans l'espace privé, les relations sont marquées par les sentiments d'affection (ou de désaffection) des personnes entre elles. La relation est personnelle et les échanges s'effectuent essentiellement dans le registre du don, de la gratuité.

Quant aux philosophes, ils nous ont montré que l'espace public était aussi le lieu du politique, la publicité des débats et des décisions qu'il permet étant une condition essentielle au fonctionnement démocratique des sociétés humaines.

Les femmes et les hommes sont-ils égaux dans l'usage de l'espace public ?

Les scientifiques féministes ont montré, dans leurs travaux, que la différenciation selon le sexe qui produit les catégories sociales « femmes » et « hommes » joue également dans la production et l'usage des espaces. Annie Dussuet explique que les différences entre individus entraînent des inégalités de moyens et de besoins. Dans l'espace public, celles-ci entraînent des rapports de consommation différents selon le pouvoir d'achat alors que dans l'espace privé, il s'agit plutôt d'assurer les besoins des plus faibles et le service (le *care* en anglais) prend le pas sur la relation marchande. Or, comme le travail (de production et de reproduction), l'espace a été réparti selon le sexe. Aux hommes l'espace public – du politique, du travail salarié – et aux femmes l'espace privé – de la famille, du travail domestique gratuit.

Cette division est inscrite depuis si longtemps dans les sociétés humaines qu'elle en paraît « naturelle ». Ce qui explique notamment la difficulté des femmes à investir l'espace public à l'égal des hommes. Les études sur la mobilité montrent ainsi des différences nettes tant dans les moyens de déplacements utilisés que dans les motifs et buts de ceux-ci ou dans les distances et lieux parcourus. Globalement, les femmes se déplacent moins loin, marchent davantage, utilisent plus les transports collectifs et un peu moins le vélo. Elles sont plus souvent passagères dans la voiture. Elles traversent l'espace public sans y flâner, principalement pour le travail, l'approvisionnement de la famille, l'accompagnement de personnes (enfants, personnes âgées). Les hommes utilisent plus les véhicules motorisés individuels, sont plus souvent au volant en voiture, effectuent des déplacements plus lointains et occupent davantage l'espace public. Ils se déplacent essentiellement pour le travail.

Ces différences, notées dans les études « mobilité » des pays européens, se construisent dès l'enfance. Ainsi, les filles sortent moins loin, moins seules et moins longtemps que les garçons. Elles sont davantage affectées aux courses et à l'accompagnement d'autres personnes. Une expérience d'observation de l'espace public urbain menée par des étudiant-e-s des Facultés Saint-Louis montre que le soir, les filles et les femmes sont nettement moins présentes. L'apprentissage social et culturel, leurs propres expériences, ont abouti à une habitude plus limitée du « dehors » et à une perception exagérée de danger potentiel qui les freinent dans leurs sorties.

Un espace accessible pour chacun-e

Cour de récréation, terrains de sports : un espace neutre ?

Des observations menées dans des cours de récréation ont montré également des usages différents par les filles et par les garçons. Les filles sont écartées du centre par les jeux de ballon des garçons, par exemple, et se persuadent que ces jeux ne sont pas pour elles. Les équipements de loisirs sportifs publics sont utilisés également à 2/3 – 1/3 en faveur des garçons. La chercheuse Edith Maruéjols a étudié cette question en France et souligne que « sur l'exemple du sport, ce n'est pas l'équipement qui est problématique en soi, mais le message qu'il produit et véhicule. On institutionnalise la présence masculine en construisant massivement des équipements à symbolique masculine et à forte fréquentation des garçons et des hommes. Or ce faisant, on instaure une inégale valeur (équipement masculin plus présent), une inégale redistribution (argent public en direction majoritaire de la pratique masculine) et un inégal accès (les filles et femmes, de fait, ont moins de lieux de pratiques) ». On n'ouvrira pas l'espace de loisirs pour une vraie mixité et un réel partage sans penser aux usagers et usagères à chaque étape : conception du projet, répartition des moyens financiers, choix et emplacements des équipements, etc. Dans l'école, le quartier, la ville... comment cela se passe-t-il ? Qui donne son avis, qui décide et quels sont les critères de choix ? Un bon exercice pourrait être d'imaginer des abords d'école où filles et garçons se sentent également admis.

Dehors, dedans, comment aimer/être en sécurité ?

Se sentir bien dans l'espace public pose la question de la sécurité. Les risques d'accidents qui se posent lorsque l'on se trouve dehors ne sont pas négligeables, notamment ceux imputables à une circulation croissante de véhicules motorisés ou non. Un autre risque est celui d'être victime de violences de la part des autres personnes qui se trouvent avec

vous dans l'espace public. Contrairement aux perceptions habituelles, ce sont davantage les hommes qui y sont victimes de violences et plus gravement. En effet, même si cela peut choquer, les femmes sont davantage agressées dans l'espace domestique et par des proches. Néanmoins, de nombreux témoignages, mis en film, bandes dessinées, vidéos... ont mis en évidence des violences particulières qui touchent principalement les femmes lorsqu'elles se déplacent ou se trouvent à l'extérieur. Ces violences ont été désignées sous le terme « harcèlement de rue ». Elles se signalent par des gestes, des remarques, des attitudes abusives et déplacées : attouchements, insultes, menaces, etc. Les aspects remarquables de ce phénomène sont qu'il concerne pratiquement toutes les femmes, qu'il est minimisé par les autorités (polices, juges, éducateurs...), qu'il est assimilé comme « normal » par les femmes elles-mêmes qui peinent à réagir et le taisent même à leurs proches. Pour les féministes, la violence domestique et le harcèlement de rue participent au même problème dans les rapports entre les femmes et les hommes : tout fonctionne comme si les hommes étaient habilités à décider de l'usage des espaces et de la conduite des femmes. Ces violences, qui peuvent aller jusqu'au viol et qui ont comme conséquence principale l'impression, pour les femmes, de ne pas être des humaines « comme les autres », résultent en fait de cette position dominante des hommes qu'il convient de considérer, de déconstruire et de modifier. En attendant que ce travail de fond et de longue haleine porte ses fruits, les femmes réagissent en adaptant leurs comportements voire en renforçant leurs capacités à se défendre. Cela peut les aider à reprendre confiance, par exemple en pratiquant des techniques d'autodéfense verbale et physique. Cela peut aussi les limiter davantage dans leur épanouissement et dans leurs possibilités quand elles suppriment des sorties pour éviter des risques.

L'enjeu de l'occupation du monde, espaces privés ou publics, en paix et en sécurité égales par les femmes et par les hommes est bien à ce prix de reconsidérer les rapports entre les femmes et les hommes.

Orientation bibliographique

Etude sur les jeunes, le sexisme et les médias de la Direction de l'Egalité des Chances de la Fédération Wallonie-Bruxelles, 2007 (téléchargeable sur le site <http://www.egalite.cfwb.be>).

Enquête fédérale « Belgium Daily Mobility » sur la mobilité quotidienne des Belges - données 2010 (résumé et résultats téléchargeables sur le site <http://www.beldam.be>).

BARRÉ Anne et LIENARD Claudine, *Accès des femmes à l'espace*

public : une intervention féministe en zone urbaine, Bruxelles, Université des Femmes asbl, Etude 2/2015 (téléchargeable sur le site www.universitedesfemmes.be).

BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Eve, «Inégaux face à la mobilité», in *projet n°271*, septembre 2002, pp. 97-105.

COUTRAS Jacqueline, *Les peurs urbaines et l'autre sexe*, Paris, L'Harmattan, 2003.

Publications de l'asbl GARANCE « Espace public, genre et sentiment d'insécurité », « Échappez belle - le guide pratique de la sécurité pour femmes », « Non, c'est non », ... (téléchargeables sur le site <http://www.garance.be>).

DUSSUET Annie, « Femmes de villes : des individus ou des personnes », dans DENEFFLE Sylvette (dir.), *Femmes et villes*, Paris, Presses universitaires François-Rabelais et Maison des Sciences de l'Homme « Villes et territoires », 2004.

GAVRAY Claire (sous la direction de), *Femmes & Mobilités*, Marcinelle, CORTEXT Jean-Marc Dubray éd., 2007.

LIENARD Claudine, Les stéréotypes sexistes, outils de discriminations des femmes, Bruxelles, Université des Femmes asbl, Analyse N° 2/2006 (téléchargeable sur le site www.universitedesfemmes.be).

MARUÉJOULS Edith, « De la cour de récréation aux espaces publics. La construction des territoires masculins et des inégalités filles/garçons », dans *Chronique féministe* n°115, janvier-juin 2015 (disponible à l'Université des Femmes, sommaire à consulter sur le site www.universitedesfemmes.be).

ONU Femmes, *Lutter contre la discrimination sexuelle et les stéréotypes sexistes négatifs : des réponses politiques efficaces*, 2011, (téléchargeable sur le site : <http://www.unwomen.org>).

- RAIBAUD Yves, « Le genre, la ville », dans *Travail, genre et sociétés* 2015/1 (n° 33).

NOTE

Ce texte a été rédigé pour figurer dans le dossier pédagogique accompagnant la pièce de théâtre « MYZO ! Les Djinn cachées au fond des caves » réalisée par le Darouri Express.